

Une poétique de l'enfance : *Fillette du matin* de Domenico Adriano

Le premier livre de poésie de Domenico Adriano *La polvere e il miele* gravite autour d'un seul thème : l'enfance. Son style s'accorde parfaitement à ce leitmotiv à la fois simple et néanmoins dense, incisif et pourtant naturel. La voix poétique a trouvé sa mesure, tout à fait distincte :

Il cantuccio che mi vide bambino.
Come il sole come un mattino.
Vi giunge, talvolta, il beduino
per la sua gemma di sale, l'ape
operaia per il fiore maturo.

Le coin qui m'a vu enfant.
Comme le soleil comme un matin.
Il y vient parfois, le bédoin
chercher son sel gemme, l'abeille
laborieuse pour sa fleur épanouie.

Toutefois, dans l'œuvre d'Adriano, l'enfance constitue bien plus qu'un simple thème. À la manière du grand Pascoli, c'est une façon d'être qu'il s'agit d'atteindre par la poésie. Semblable à l'innocence ungarettienne, un état que le poète cherche à réaliser, ni les souvenirs des adultes ni ceux des pères ne peuvent l'entacher. De même que dans les premières œuvres d'Ungaretti, le style de Domenico Adriano retient une sobre économie des mots. Mais à la différence de l'auteur de *L'allegria*, Adriano possède une veine récitative, une apparente facilité qui évoque celle des enfants. Ses poèmes paraissent souvent beaucoup plus simples qu'ils ne le sont en réalité. Cette manière d'écrire se retrouve dans ses quatre livres majeurs, *La polvere e il miele*, *Bella e Bosco*, *Bambina mattina* et *Papaveri perversi*. Et chacun, soulignons-le, présente un titre formé de deux

éléments à la façon d'un conte de fée. Roberto Tortora a remarqué le développement de ce thème dans l'œuvre la plus récente d'Adriano, *Papaveri perversi (La poesia di Domenico Adriano*, Ter Press, 7 juin, 2009). Il se mêle à d'autres motifs comme l'amour, la mort et l'imagination, mais il n'en reste pas moins central. Le mythe d'Icare plane sur les champs enflammés de coquelicots mystiques où l'enfant déploie ses ailes. Ces fleurs sont les gardiennes de l'enfance. Elles symbolisent l'intégrité de la vie : *Nell'orrido nell'oro del torrente / si è lanciato per provare le sue ali (Dans le gouffre doré dans le courant / il s'est précipité pour essayer ses ailes)*.

Si nous devons choisir un livre qui représente au mieux la poésie de Domenico Adriano, ce serait sans aucun doute ce quatrième volume, *Bambina mattina*. Il constitue le point d'arrivée de ses ouvrages précédents. Il condense parfaitement sa vision poétique. De toute évidence, chercher à créer des poèmes qui adoptent le point de vue du *puer aeternus* n'est pas nouveau. De nombreux poètes l'ont tenté de multiples façons. L'anthologie de Leonardo Mancino (*Dov'è finito il gioco. L'infanzia nella poesia italiana del Novecento*, Editoriale Sometti, pp. 166, 2002) propose un florilège admirable des tentatives les plus récentes. Montale, Saba, Quasimodo, Sinisgalli, Sereni, Onofri, Govoni, Gatto, Ungaretti, Sbarbaro, Sanguineti, Rodari, Antonia Pozzi, Pasolini, Zanzotto, notamment ont écrit à propos ou bien à partir de l'enfance (Enzo Golino a écrit un excellent compte rendu, *Bambini in forma di poesia*, *La Repubblica*, 12 octobre 2002). Sauf exceptions, ainsi d'Antonia Pozzi (*Il fratellino di quel bimbetto, / a due anni, è caduto in una caldaia d'acqua bollente : / in ventiquattro ore è morto, atrocemente. (Le frère nouveau-né de ce jeune enfant / de deux ans est tombé dans la marmite d'eau bouillante; / il a succombé d'une mort affreuse en vingt-quatre heures)*), la plupart des écrivains voient l'enfance comme un Eden perdu qui, d'une façon ou d'un autre, doit être recouvré ou bien sauvegardé. Comme Gatto l'a écrit d'un ton badin mais non sans justesse : *il tempo perduto / è sempre incantato : Les instants que nous avons perdus / sont toujours enchantés* (dans *L'assalto in Il Vaporetto*, Nuova Accademia, 1963). Le mode à la fois ludique et singulier des poèmes d'Alfonso Gatto sur l'enfance ont d'évidence exercé une influence décisive sur l'œuvre de Domenico Adriano. Les deux poètes marquent une préférence pour les *quartine* (les quatrains) et la *rima baciata* (le distique rimé). Leur poésie partage une même dimension légère et parfois surréelle. Mais

les poèmes de Domenico Adriano soutiennent dans l'ensemble un style récitatif parfaitement soigné, et malgré un usage plus modéré de la rime assurent une vision harmonieuse tout en évitant les clichés couramment associés au *topos* de l'enfance.

Unis autour de ce seul leitmotiv, les 19 poèmes qui composent *Bambina mattina* présentent une rare cohérence. Rodolfo di Biasio a remarqué une progression qui soutend le recueil à partir de la conception, d'un décor intérieur qui anticipe la naissance, l'acquisition du langage, la lumière jusqu'au monde extérieur (*Bambina mattina in America Oggi*, April 20, 2003). À première vue, le titre le suggère, on penserait à une célébration de l'enfance. Mais l'on s'aperçoit assez vite que le centre d'intérêt est bien plus profond. De façon tout à fait singulière pour ne pas dire paradoxale, c'est aussi une célébration maternelle de la paternité mêlée d'un élan de renouveau et de retrouvaille. Les mythes, les contes de fée et les effets de miroir émergent des pages de ce livre admirable qu'inspire la fille nouveau-née du poète, mais sans que le point de vue sur l'enfant se limite uniquement à celui du père. Désormais, le poète voit le monde à travers le regard de sa fille. De ses poèmes émane maintenant ce sens de terreur, d'émerveillement et de découverte :

[...] quella poesia
l'abbiamo scritta insieme

[...] cette poésie
nous l'avons écrite ensemble

Tamburelli ora con le dita
[...] forse chissà per suggerirmi
del verso il giusto verso.

Maintenant de tes doigts tu tambourines
[...] ou peut-être qui sait pour me suggérer
de ces vers le juste vers.

[...] d'ora in poi
riconoscerò le mie poesie
se avranno il tuo viso.

[...] dorénavant
je reconnâtrai mes poésies
si elles ont ton visage.

Il redécouvre le langage avec et par sa fille. Comme le père poète renaît à travers sa fille, en même temps, il se souvient des mythes liés au lieu de naissance (Le Mont des Tesson à Rome) et des contes de fée de sa propre enfance : *Somiglia al figlio che correva dietro / a suo padre per boschi e per foreste* (Elle ressemble au fils qui courait derrière / son père à travers bois et forêts). De cette manière il renouvelle et retrouve le passé. La fille se transforme en un fils à l'image du père qui se réfléchit dans sa fille. La réalité est magique, pleine de *contes de fée*, de sylphes, de gnomes et de mères sorcières. Cependant la magie y acquiert cette force terrestre et très concrète du feu jovial : *Ora la legna è allegra [...] arde* (Désormais le bois est allègre [...] il brûle). L'enfant est le feu et ses parents la nourrissent tandis que son feu attise la famille de sa chaleur, de sa vigueur et de son énergie.

En choisissant d'écrire sur son propre enfant, Domenico Adriano a abordé de front les thèmes les plus évidents et pourtant les plus difficiles. Une telle tentative est semée d'embûches. Comment un auteur, quel qu'il soit, peut-il éviter la sentimentalité ou bien échapper à l'ardeur de ses propres émotions dans un tel contexte ? Est-ce même possible ? Il prouve pourtant le contraire, même si une telle réussite est peu fréquente. Comme l'illustrent parfaitement les exemples cités plus haut, le poète a vraiment réussi à recréer une atmosphère unique, enchanteresse dans ces poèmes dont la magie voyage à travers les langues. Comment est-il parvenu à produire une telle félicité ? Tout d'abord, on l'a vu, par l'emploi d'un vers à la fois économique et concis. Les poèmes y contribuent par leur brièveté, un tour particulièrement condensé. Tous se concentrent en une page, ne font jamais plus que deux strophes et font de 4 à 18 vers. Aucune place n'est laissée à l'excès ni davantage à la facilité qu'offriraient des successions d'adjectifs et de

sentiments. À la différence des poètes qui usent et abusent de suffixes à la manière d'un Carducci (*la pargoletta mano*), d'un Umberto Saba (*favoletta, vesticciola, nuvoletta, letticiolo*) ou d'un Sbarbaro (*bambinetta*), on en rencontre très peu dans le texte d'Adriano (4 sur 17 usent de suffixes). On ne peut non plus les considérer comme des traits stylistiques.

Si on analyse le poème liminaire typique à cet égard, on note un style retenu et sombre avec très peu d'adjectifs et, à l'inverse, beaucoup de noms et de verbes. L'ensemble de 18 vers comprend 6 adjectifs, 14 verbes et 26 noms. Comme les autres pièces du recueil, elle est incisive et concrète, dépourvue de toute sentimentalité ou d'effusion romantique. La présence de nombreux objets évoque d'anciennes forces élémentaires : le bois, la montagne, l'âtre, le feu, les reliques. Ces choses stables et solides sont accompagnées de créatures et de forces de la nature: les oiseaux (en particulier, les hirondelles et les passereaux), les chevaux, les souris, le vent, l'eau, les orages, les forêts, les fleuves dans une sorte de matinée qui se répète sans cesse. Perce une nuance sombre et lucide quand le poète nous rappelle combien il est facile d'oublier nos commencements : *Sei piccola e nessuno ti ascolta* (Tu es petite et personne ne t'écoute). Ils sont la source de tous les renouveaux, de leurs possibilités infinies, grâce aux forces de la terre et de la nature. *Bambina mattina* nous convainc de ce miracle fantastique, inépuisable qu'est l'existence. Il n'est pas seulement dans nos enfants mais au fond aussi bien en nous-mêmes. Cette magie vient de ce changement de rôles, fertile et sans fin, issu de ce double miroir qui refléchit le passé comme l'avenir, en attente chaque matin.

Barbara Carle (2013)

traduit par Michel Sirvent

*Le dernier ouvrage de Adriano,
Dove Goethe seminò violette,
Edizioni Il Labirinto, est sorti en 2015.